

LES APEUPRÈS DE LA PRÉDICATION EUCHARISTIQUE *(Extrait de « La Maison-Dieu », page 179-190)*

On pourrait avancer que toute prédication est tissée d'à peu-près. Un orateur qui parlerait toujours en stricte rigueur de termes comme un manuel de théologie ou un canon conciliaire ferait le vide autour de sa chaire. La vie est faite d'à peu-près qui se compensent. La marche a été définie comme une chute perpétuellement rattrapée. On pourrait sans doute extraire, des discours des meilleurs orateurs chrétiens, de véritables catalogues d'hérésies.

En aucune matière, peut-être la rigueur théologique n'est plus difficile à maintenir qu'au sujet de l'Eucharistie. Le mystère est à la fois si simple et si profond, il comporte de telles merveilles sous des apparences si quotidiennes qu'il exigerait, pour être exprimé impeccablement, de minutieuses rectifications, des distinctions incessantes et qui excéderaient bientôt l'auditeur. Tout raccourci un peu vigoureux s'entache d'erreur. Si je dis que Jésus s'est fait pain, que Jésus est dans le pain, que Jésus est caché sous le pain autant d'expressions simples et saisissantes, mais autant d'entorses au dogme de la transsubstantiation, c'est-à-dire de la « conversion totale » de la substance du pain en la substance du Corps du Christ. Heureusement encore que la doctrine de la concomitance nous donne un peu de large et nous permet de dire que la personne du Christ ou que Dieu lui-même est dans l'Eucharistie. Elle nous met à l'aise, comme la doctrine de la communication des idiomes lorsque nous entreprenons de parler sur l'Incarnation.

Ce serait donc faire preuve d'un pédantisme ridicule que d'éplucher toutes les expressions d'un prédicateur pour lui démontrer qu'en vingt minutes il a enseigné une douzaine d'erreurs sur l'Eucharistie.

Il nous semble cependant qu'il faut distinguer entre diverses espèces d'à peu-près. Il y a les à peu-près vraiment inévitables; qui se corrigent les uns les autres, qui sont la rançon d'une expression vive, ramassée. Malgré leur imperfection formelle, ces insuffisances de détail témoignent en réalité d'une pensée vigoureuse, personnelle, créatrice. De tels à peu-près ne sont pas seulement excusables, ils sont normaux et louables.

Mais il y a des à peu-près qui sont en même temps des clichés, des poncifs, et qui témoignent, eux, d'une expression lâche et d'une pensée paresseuse, empruntée. Si chacun d'eux, pris en lui-même et comme une exception, peut trouver une justification même théologique, leur répétition incessante qui les change en formules fixées et comme canoniques, leur multiplication et leur convergence aboutissent à constituer une pseudo-doctrine. Les chrétiens qui ne sont nourris que par ces expressions maladroites, que trop de sermons, de « méditations » et de cantiques ont enfoncés dans leur mémoire, finissent par ne plus connaître l'Eucharistie qu'à travers une théologie factice appauvrie et finalement fausse.

Nous avons dressé un petit catalogue de quelques-unes de ces expressions courantes et nous avons entrepris de les critiquer, c'est-à-dire de rechercher quelle part de vérité elles contiennent, quelle origine théologique ou biblique leur confère parfois une apparence de noblesse, et de déterminer en même temps comment la vérité partielle et admissible qu'elles recèlent masque une vérité plus importante et plus substantielle.

« Le divin prisonnier du tabernacle »

On dira que nous nous faisons la partie belle en commençant par le plus facile. Car il semble que rien ne puisse justifier une pareille expression, et que personne n'ose plus l'employer. Nous avons tenu cependant à l'analyser en premier lieu parce qu'elle se fonde sur une théologie qui a régné en souveraine pendant toute la seconde moitié du XIXe siècle et qui est sous-jacente à la plupart des autres à peu-près que nous passerons ensuite en revue.

Saint Thomas a affirmé que le sacrifice eucharistique, tout en étant un sacrifice réel, est un sacrifice sacramentel, représentatif. (IIIa P., q. 83, a. i : « La célébration de ce sacrement est une certaine image représentative de la Passion du Christ qui est sa véritable immolation. C'est pourquoi la célébration de ce sacrement est dite une immolation du Christ. » Nous devons une grande reconnaissance aux théologiens contemporains : les de la Taille, Vonier, Hérès, Masure, etc., qui ont mis en pleine valeur cette notion si simple et si saine. Mais, jadis, beaucoup de théologiens ne s'en sont pas contentés et ont voulu trouver dans l'Eucharistie

elle-même une immolation plus pathétique et plus « réelle ». M. Lepin (L'idée du sacrifice de la messe, pp. 380381) cite comme leur précurseur Gaspard Casal (1585). Mais le plus fameux est De Lugo (1660) :

Bien que, par la consécration, le Christ ne soit pas détruit substantiellement, il l'est cependant humainement parlant, en ce sens qu'il est réduit à un état inférieur (*quatenus accepit statum declivorem*), à un état qui le rend à la fois incapable d'user de son corps comme en usent les hommes et apte à servir de nourriture. Humainement parlant, il est donc là comme si, en réalité, il fût devenu un vrai pain, comme s'il se fût changé en aliment. Et ce changement suffit à constituer un sacrifice véritable; car être homme et devenir comestible, le devenir à tel point qu'on ne puisse servir à aucun autre usage qu'à celui d'aliment, c'est un changement plus considérable que les modifications ordinaires réclamées par le sentiment commun pour l'essence d'un sacrifice (*De Euchar., disp. XIX, sect. V; Cursus complet., t. XXIII, p. 730*)

M. Lepin cite parmi les sectateurs de cette opinion Richelieu (op. cit., p. 435); Théophile Ratneau, 1663 (p. 439); Tournely, 1729 (p. 520). Au XIX^e siècle elle fut reprise avec éclat par le cardinal Franzelin (1886)

Que l'on considère l'état dans lequel le Christ, souverain Prêtre, se constitue comme victime, en plaçant, par la consécration, son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin. Le premier-né de toute créature, le chef de l'Église, celui qui en toutes choses tient le premier rang, se donne lui-même à son Église pour recevoir, par le ministère de ses prêtres, un état où son corps et son sang deviennent une véritable nourriture et un véritable breuvage. Par le fait de cet état, il perd toute faculté de produire les actes de la vie sensible; il ne peut plus agir selon sa nature corporelle; son humanité, enchaînée sous les espèces, est livrée au bon plaisir des créatures, comme si elle était chose morte... Or un tel anéantissement (« *extantio* »), non seulement suffit à constituer un sacrifice proprement véritable, mais nulle part, si on accepte le sacrifice sanglant de la Croix, on ne trouve réalisée d'une manière plus sublime et plus profonde l'idée d'un tel sacrifice (*De Euchar., ut sacrif, thes. XVI*).

Les orateurs et auteurs spirituels du XIX^e siècle vont s'emparer de cette thèse qui parle si vivement à l'imagination et à la sensibilité et en tireront des effets d'un dramatique certain. Ainsi J.M. Buathier, dans *Le Sacrifice*, Paris, 1885 (6^e édition) :

La victime a encore quelque existence personnelle avant d'expirer, elle se meut, elle gémit, elle pleure; en mourant, elle pousse un grand cri; morte, il lui reste au moins la forme d'un être humain, et le soldat trouve en elle où frapper. Mais l'Hostie! Ah! Qui dira bien le degré d'abaissement où elle précipite Jésus! Plus d'apparence, ni de vie, ni d'action, ni de volonté; plus de forme ni humaine, ni divine, j'allais dire plus rien car, en vérité, qu'est-ce que cette parcelle qui gît sur l'autel? Qui donc reconnaîtra le Dieu du ciel sous ces fragments infimes? C'est le dernier mot de l'anéantissement (p. 118).

... enseveli comme un mort dans le suaire des espèces (p. 123).

... le divin, prisonnier du ciboire (p. 147).

Des splendeurs du ciel, le Verbe s'est abaissé aux anéantisements de l'Incarnation; de l'Incarnation il est descendu aux abîmes de la mort, et de la mort il s'est enseveli dans le blanc linceul de l'Eucharistie. Tels sont les faits... (p. 161).

Le P. Monsabré, dans son Carême de 1884 consacré à l'Eucharistie et où il est excellent quand il suit vraiment saint Thomas, a développé avec sa vigueur coutumière des considérations semblables :

Le Fils de Dieu est là, et il meurt de mort mystique. Quelle puissance, mon Dieu, vous avez donnée à vos prêtres... leur parole est devenue un instrument plus aigu et plus tranchant que le couteau qui égorgeait les victimes de l'ancienne loi... Ils mettent une vie divine là où il n'y avait qu'une matière inerte, et, du même coup, ils donnent, la mort... le Christ continue de vivre sous un coup mortel, et cependant il exprime, autant qu'il est en lui, l'état de mort et de destruction propre au sacrifice. Il l'exprime par l'éclipse totale de sa gloire, par la captivité de ses membres sacrés et de ses mouvements sous les espèces eucharistiques, par la cessation des fonctions naturelles qui conviennent à ses sens : obscurité, immobilité, silence, anéantissement, qui le mettent tellement à notre disposition que, nous pouvons le traiter comme une matière inerte, état mystérieux qu'il ne prend que pour devenir notre nourriture et aboutir ainsi à la destruction de son être sacramentel, consommation, du sacrifice (70^e conférence).

...Dans l'Eucharistie, aucune échappée de lumière et de grandeur, rien que l'ombre, rien que des abaissements. Cherchez le dans cette bouchée; vous ne trouverez rien, rien, absolument rien. Il est anéanti.

Et dans cet anéantissement, quelle faiblesse !... Il s'est enchaîné dans son sacrement et il s'y livre sans défense aux plus ridicules accidents et aux plus horribles attentats...

Vos membres invisibles sont enchaînés, votre bouche muette ne peut plus appeler au secours, votre attitude amoureuse et résignée se dérobe à tous les regards. Et c'est moi, c'est vous, mes frères en sacerdoce, qui avez fait cela !...

[Mais :] Je vois, je sens, autour de ces apparences, une lumineuse et profonde atmosphère de gloire et de force, qui contraste singulièrement avec les abaissements et les faiblesses de mon Sauveur.

Vous voilà donc, messieurs, en présence de l'abaissement et de la faiblesse, de la gloire et de la même force, dans un même signe. (69^o conférence).

On voit, par les deux derniers paragraphes cités, que le P. Monsabré n'a pas laissé de côté l'aspect triomphal de l'Eucharistie. On peut trouver néanmoins que ce « contraste », comme il l'appelle, ne suffit pas à rétablir l'équilibre et que l'orateur a exploité, plus qu'il ne fallait en saine théologie, des considérations qui concluent indûment de certains aspects extérieurs, amplifiés par des constructions imaginatives, à l'essence, même du sacrement.

Mais personne peut-être n'est allé plus loin dans cette voie que le Bx Eymard (La divine Eucharistie. Extrait des écrits et des sermons du T. R. P. Eymard, 1^{ère} série, la présence réelle. Tourcoing, 1871; 10 édition, 1887)

Durant sa Passion, Jésus fut lié, perdit sa liberté. Ici il se lie lui-même; il s'est enchaîné par les chaînes perpétuelles et absolues de ses promesses.

Il s'est enchaîné sous les saintes espèces auxquelles l'unissent inséparablement les paroles sacramentelles : il est dans l'Eucharistie sans mouvement propre, sans action, comme sur la croix, comme au tombeau, bien qu'il possède en lui la plénitude de la vie ressuscitée.

Il est sous la dépendance absolue de l'homme, comme le Prisonnier d'amour : il lui est impossible de briser ses liens, de quitter sa prison eucharistique; il est notre prisonnier pour jusqu'à la fin des temps !... (p. 85).

Il se donne en communion; les espèces sont consommées, anéanties en nous !

Enfin Jésus s'expose encore à perdre la vie sacramentelle par les profanations des impies qui détruisent les saintes espèces.

Les pécheurs qui le reçoivent indignement le crucifient en leur âme, le fient au démon, maître et souverain chez eux *Rursum eracifigentes sibimetipsis Filium Dei* (p. 86).

L'état de Jésus est un état de mort, il est sans mouvement, sans volonté, comme un mort qu'il faut porter.

Autour de lui règne un silence de mort; son autel est un tombeau et renferme des ossements des martyrs.

La croix le surmonte, la croix l'éclaire comme elle éclaire les tombeaux, le corporal qui enveloppe la sainte Hostie est un nouveau suaire, *novum sudarium*; quand le prêtre se dispose au sacrifice, il porte des insignes de mort ! Tous ses vêtements sacrés sont ornés d'une croix; il la porte par devant et par derrière (p. 90).

Comment appeler le Christ eucharistique un prisonnier, sinon sous l'empire d'une imagination elle-même asservie aux apparences matérielles ? C'est un étrange prisonnier que celui qui est présent à la fois dans des millions de prisons et qui, en même temps, règne au ciel, glorieux et libre !

Jésus est tout le contraire d'un prisonnier. Si son corps, mais non pas son âme et sa divinité, a été quelques heures captif du tombeau, il a eu vite fait de briser ses chaînes « libre entre les morts » (Ps. LXXV et ant., 111^o Noct. du samedi saint), il est le grand vainqueur de la captivité par sa résurrection (après laquelle, il passe à travers les portes fermées) et par son ascension : « Quand il est monté en haut, il a libéré des captifs » (Ep IV, 8). Bien loin d'être prisonnier, il est donc le libérateur des prisonniers, lui que la liturgie de l'Avent (20 décembre) invoque ainsi : « O clé de David et sceptre de la maison d'Israël, qui ouvrez sans que personne ne puisse fermer, qui fermez sans que personne ne puisse ouvrir : Venez et tirez de prison l'homme enchaîné, assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort. »

Va-t-on dire que « prisonnier du tabernacle » se justifierait parce que le Christ eucharistique est surtout « *Christus passus* » ? Mais Jésus a tenu à spécifier clairement que, même dans sa passion et sa mort, il est souverainement libre : cette liberté dans la mort est liée à sa liberté dans la résurrection et celle-ci prouvera celle-là (Jn x, 1718).

Si l'on accepte la théorie, plus que discutable, du *status declivior* où la transsubstantiation a réduit Jésus, elle ne constitue qu'une vue de l'esprit considérant à part l'état du Christ sous les saintes espèces, et cette théorie particulière ne doit pas rejeter dans l'ombre cette vérité de foi qu'actuellement, réellement, le Christ règne au ciel glorieux et libre, et donc, en vertu de la concomitance, il est glorieux et libre dans l'Eucharistie. Et c'est forcer encore cette théorie que d'appeler une captivité l'inclusion, non pas du Christ, mais des saintes espèces, dans le ciboire ou le tabernacle (et n'oublions pas que le ciboire et surtout le tabernacle, inconnus encore aujourd'hui dans les églises orientales, sont d'invention relativement récente, étrangers à l'essence et à l'institution de l'Eucharistie par le Christ).

En présentant ainsi le Christ eucharistique aux fidèles, nous les invitons à le plaindre, à s'attendrir sur son état malheureux, alors qu'ils devraient recourir à l'Eucharistie comme à la source de la force et de la joie.

Il est vrai que Jésus a voulu se rendre présent sous les espèces du pain et qu'il en accepte toutes les conséquences. Mais cela doit plutôt exciter notre admiration que notre pitié : pour nous permettre de participer à son sacrifice, il sait vaincre tous les obstacles, toutes les limites de l'espace et du temps. Il s'est fait notre nourriture pour faire de nous « des hommes vivants » (prière de Sérapion), pour nous donner un esprit de victoire et de liberté.

« Caché sous le voile des saintes espèces... »

Cette expression n'a en soi absolument rien de condamnable. Elle peut, se réclamer du concile de Trente (Sess. XIII, cap. VIII, D B 882) : « ... réconfortés par la vigueur de ce sacrement, que tous les chrétiens aient la force, depuis le voyage de cette misérable pérégrination, de parvenir à la céleste patrie où ils mangeront sans aucun voile ce pain des Anges qu'ils mangent maintenant sous de saints voiles. » On la trouve dans *l'Adoro te : Jesu quem velatum nunc aspicio*.

Il est bien certain que, dans l'Eucharistie, nous ne voyons pas Jésus : il nous est comme dérobé par les apparences eucharistiques. Mais il faudrait prendre garde de durcir ces apparences. Le *Lauda Sion* le dit très bien : *Sub diversis speciebus, Signis tantum et non rebus, Latent res eximiae*.

Ces espèces ne sont que des signes, non des choses ou des réalités valant pour elles-mêmes. Et puisque ce sont des signes, ne vaut-il pas mieux dire qu'ils nous montrent Jésus autant et plus qu'ils ne le cachent ?

On risque aussi, en insistant trop sur ces « voiles », de faire croire que Jésus se trouve simplement enveloppé par eux, de telle façon qu'on pourrait le voir tel qu'il est si l'on pouvait tirer le voile ou déchirer l'enveloppe. Dom Vonier, à plusieurs reprises (La clef de la doctrine eucharistique), a bien insisté sur ce point. Par exemple, au début de son chapitre V :

Le monde sacramentel est un monde nouveau créé par Dieu, entièrement différent du monde de la nature et même du monde des esprits... Il n'est, au ciel et sur la terre, rien de pareil aux sacrements, et ce serait abaisser grandement leur rôle que de voir en eux de simples voiles dissimulant des réalités spirituelles solides. Ils ne voilent rien du tout; ils sont en eux-mêmes des réalités complètes, ayant une existence indépendante; ce ne sont pas des ombres de réalité sans force ni valeur... « Les espèces sacramentelles empêchent notre œil de chair de voir le corps du Christ qui est présent sous leurs apparences, non pas seulement parce qu'elles le recouvrent, comme fait un voile matériel jeté sur un objet, mais parce que le corps du Christ n'est pas en relation avec le milieu [spatial] qui entoure le sacrement » (IIIe Pars, q. 76, a. 7 ad 1).

Ce texte est tiré de l'article où saint Thomas affirme et prouve vigoureusement que « d'aucune façon le corps du Christ n'est dans ce sacrement comme dans un lieu ». On sait aussi que, pour lui, selon le même article, « le

corps du Christ ne peut être vu dans ce sacrement par aucun œil, fut-il glorifié ». Il n'est perceptible qu'à « la seule intelligence, qu'on appelle un œil spirituel ». Il s'agit évidemment, pour nous, de l'intelligence éclairée par la foi. Comme chante encore le *Lauda Sion : Quod non capis, quod non vides, Animosa firmat fides, Praeter rerum ordinem*.

Ceci nous interdit les développements si faciles sur « l'erreur » de nos sens devant l'Eucharistie. Aussi certains, inclinent-ils à refuser à saint Thomas la paternité de *l'Adoro te* à cause des vers : *Visus, tactus, gustus in te faltitur, Sed auditu solo toto creditor, etc.*

Le P. Monsabré ne s'est pourtant pas privé de les commenter ainsi (67' conférence) :

Oui, mes sens me trompent, je ne crois qu'à ce que j'entends : je crois à la véridique et infaillible parole du Fils de Dieu; et, guidé par l'ouïe, je me plonge, les yeux fermés et les mains liées, dans les ténèbres sacrées du mystère eucharistique.

En commençant la 68^e conférence, il reprenait presque les mêmes termes, mais un peu plus loin il n'hésite pas à se contredire :

Non, vos sens ne sont pas trompés sur le sacrement, puisque les accidents qu'ils perçoivent... existent réellement. Non, votre intelligence, naturellement portée à affirmer l'existence de la substance, sous les accidents que les sens perçoivent, n'est pas trompée, puisque l'infaillible parole de Dieu l'avertit qu'il n'y a, sous le signe sensible, que le corps sacré du Sauveur [avec référence à IIIe Pars, q. 76, a. 5, ad 2].

Avouerais-je que cette contradiction, inadmissible au logicien, me plaît chez un prédicateur ? Pour donner sur les mystères un enseignement à la fois exact et vivant, il lui faut parfois équilibrer l'une par l'autre des affirmations contraires. Il ne fait qu'employer, avec quelque lourdeur, il est vrai, la méthode d'analogie selon laquelle le divin et l'humain sont semblables... mais plus encore, différents.

La locution « caché sous le voile des saintes espèces », tout à fait admissible en elle-même, ne doit donc pas être employée trop souvent et trop exclusivement. Elle risquerait de faire imaginer la présence réelle comme une contenance spatiale. Les saintes espèces sont des signes : comme telles, elles nous révèlent Jésus bien plus qu'elles ne le voilent, aux yeux de la foi. Le prédicateur disposera de thèmes beaucoup plus substantiels et de développements beaucoup plus cohérents s'il insiste sur la valeur symbolique, figurative du pain et du vin pour nous mener au Christ, au lieu d'amplifier leur pouvoir d'occultation, qui contredit à la définition générale de la matière sacramentelle, à l'adage « *sacramenta propter homines* » et à la définition du sacrement comme signe.

« La blanche hostie »

Sans doute, nous venons de le voir, la considération des qualités sensibles des espèces aide à connaître le mystère qu'elles revêtent. Encore faut-il ne pas insister sur ce que ces espèces ont de secondaire et d'accidentel. Autant il est révélateur que le pain soit visible, fait de froment, pétri de grains fondus dans l'unité, nourrissant et réconfortant pour le corps, autant il est accidentel si l'on se réfère aux vues du Christ instituant l'Eucharistie que l'hostie soit petite, blanche ou fragile.

Pour nous arrêter sur sa blancheur, cette blancheur est accidentelle puisqu'elle découle de l'usage de pains azymes, inconnu dans les Églises d'Orient dont l'Eucharistie est aussi valable que la nôtre. Il est vrai que la liturgie parle souvent d' « hostie immaculée », mais dans un sens plutôt moral, ou du moins se référant au Christ, le véritable agneau pascal, et l'agneau devait être « sans défaut » (Ex xxx, 5). « Hostie immaculée » évoque donc, davantage la sainteté, la beauté, la plénitude et même la gloire (comme « la coupe auguste » ou, « la coupe du salut » à quoi elle est associée), qu'une pâleur qui serait un symptôme de langueur et d'agonie.

Elles sont bien humbles, ces espèces. Toujours blanches, mais le blanc n'est pas une couleur, sa vue prolongée est fastidieuse. Ainsi Notre Seigneur n'a aucune beauté sensible au sacrement, aucune beauté humaine. Ces paroles sont du Bx Eymard (op. cit, p. 262) qui établit une dialectique assez déconcertante de va-et-vient entre

le statut physique et métaphysique des espèces consacrées et l'état personnel du Christ eucharistique que, selon lui, ce statut révélerait :

L'état de Notre Seigneur au Saint Sacrement, le caractère qui domine, qui frappe, c'est l'anéantissement... Notre Seigneur est la sainte Hostie. Il prend l'état des saintes espèces... Or elles sont pauvres, si pauvres qu'elles ne possèdent plus leur être propre... Ainsi est Notre Seigneur: il n'a point de propriété au Saint-Sacrement. Il n'a pas en propriété une pierre, une église. Il est pauvre à l'égal des saintes espèces, plus pauvre donc qu'à Bethléem... Elles sont immobiles et inanimées. Lui, le Verbe... se condamne à rester sans mouvement, sans action; il s'emprisonne. Il s'y réduit au point que, si petit que soit le fragment d'hostie, il y est encore tout entier... Au sacrement... il s'expose à être accolé aux vers. Que d'hosties se gâtent par accident ou incurie ! Elles se détériorent, se pourrissent, les vers s'y mettent et chassent Notre Seigneur ; car, il ne demeure sous les espèces qu'autant qu'elles sont saines. Les vers prennent sa place. Et dans l'instant où l'hostie est en décomposition, à moitié détruite, Jésus Christ se réfugie dans la dernière partie saine ; l'hostie est disputée entre Jésus Christ et les vers de la décomposition ! Il a pris toutes les misères des saintes espèces quant à sa manière d'être extérieure : *Putredini dixi Pater meus es; Mater mea et soror mea, vernibus* (Job, xvii, i4).

Qui ne voit ce que de telles élévations, fort pieuses assurément, ont d'artificiel et de fragile ? Elles ne peuvent trouver d'appui ni dans une saine théologie, ni dans l'Écriture, ni dans la liturgie. Les hymnes de la Fête-Dieu magnifient le Dieu-hostie : elles ne consistent pas en lamentations sur sa fragilité et son abaissement.

L'hostie ne nous montre pas un Dieu anéanti et exsangue, mais un Dieu vainqueur, un chef-d'œuvre de l'amour, un triomphe de sa capacité de don et de rayonnement. Évitions donc de parler trop souvent de la petite hostie, de la blanche hostie, de la fragile hostie...

« Recevoir le petit Jésus »

C'est parfois en ces termes qu'on prépare les enfants à leur première communion. Tout le monde a vu de ces gracieuses images où un tout petit Jésus sort de la petite maison du tabernacle pour faire signe à un petit enfant délicieusement frisé.

Or, il est bien vrai que Jésus est humble; qu'il y a de profondes affinités entre le mystère de Bethléem (« maison du pain ») et celui de l'Eucharistie. Que les « états » de Jésus sont permanents et donc que nous recevons bien l'enfant Jésus en recevant l'hostie. Mais ceci doit rester au second plan. En vertu des paroles du sacrement, c'est Jésus crucifié qui est présent dans l'hostie; en vertu de la concomitance, nous recevons le Christ tel qu'il est actuellement au ciel, c'est-à-dire glorieux et ressuscité.

Il ne s'agit pas d'enlever quoi que ce soit à la dévotion à la divine enfance. Mais à notre connaissance, Marguerite de Beaune ne parle que du « Saint Enfant Jésus », et sainte Thérèse de Lisieux porte le nom de l'Enfant Jésus, non du petit Jésus.

Si les enfants reçoivent « le petit Jésus », c'est pour grandir. Une fois grands, ne risqueront ils pas de délaisser un sacrement qu'on leur a montré comme enfantin ?

« Jésus descend sur l'autel... »

Expression qu'on emploie souvent pour commenter la consécration. Évidemment, il n'y a pas, dans la transsubstantiation, de transfert local. Jésus ne quitte pas le ciel. Mais il faut bien parler, et en âmes simples ! Le Credo ne nous fait-il pas chanter que « pour les hommes il est descendu des cieux », alors que l'Incarnation ne comporte pas non plus, en rigueur de terme, de descente ? C'est vrai, mais si l'on veut employer cette métaphore de mouvement local, la « descente » convient bien pour l'Incarnation. « Dans le mystère de l'Incarnation on considère davantage la descente de la plénitude divine dans la nature humaine... » (IIIe Pars, q. 34, a. i, ad 1). « Dans le mystère de l'Incarnation, on ne considère pas la montée, comme de quelque chose qui

préexisterait et qui partirait jusqu'à la dignité de l'union, mais on considère plutôt ici la descente, selon que le Verbe de Dieu, qui est parfait, attira à lui (*sibi assumpsit*) l'imperfection de notre nature, comme il est dit en saint Jean (vi, 38) : Il est descendu du ciel » (q. 33, a. 3, ad 3m).

Mais l'Incarnation avait pour fin notre salut. L'Eucharistie a plus spécialement pour fin le retour au Père. En outre, elle est un sacrifice, et il est demandé que le sacrifice « monte comme un parfum d'agréable odeur » (offertoire, prière *Offerimus...*). « devant la face de Dieu » (*In spiritu humilitatis...*). Le dialogue de la Préface nous invite au *Sursum corda*. Le *Supplices* demande que « ceci soit porté par les mains de votre saint Ange sur votre autel d'en-haut, devant la face de votre divine majesté ». Toutes les secrètes demandent que nos dons soient « assumés ». Par exemple celle du vendredi après Pâques *Hostias... placatus assume*. Et nos dons sont des *oblata*, des offrandes.

Il est impossible de comprendre que la messe soit une « Eucharistie » si l'on présente toujours le sacrifice comme une descente de Dieu vers l'homme plutôt que comme une montée de ses dons vers Dieu.

« Le pain des Anges »

Voici cette fois, dira-t-on, une locution irréprochable ! Le concile de Trente l'emploie dans le texte cité plus haut. Saint Thomas l'a enchâssée en plusieurs passages de son office du Saint Sacrement. Et surtout elle se trouve dans la Bible en deux endroits au moins : Sagesse, xvi, 20 (« Vous avez rassasié votre peuple de la nourriture des anges »), et Psaume Lxxvii, 25 (« Il fit pleuvoir sur eux la manne pour les nourrir et leur donna le froment du ciel. Chacun mangea le pain des forts »). A la place de cette dernière expression, les Septante et la Vulgate portent : « le pain des Anges »).

On voit donc qu'il s'agit les deux fois, dans un contexte poétique, de la manne bien inférieure à l'Eucharistie (cf. Jean, vi, 32 et 50 « Moïse ne vous a pas donné le vrai pain du ciel... Voici le pain descendu du ciel afin qu'on en mange et qu'on ne meure point »). Or la manne n'était évidemment pas l'aliment des Anges. Ceux-ci ne sont nommés que par une métaphore fréquente en hébreu pour désigner la provenance de la manne, nourriture tombée du haut du ciel matériel, censé être le séjour des Anges.

Si l'expression est biblique, elle ne désigne donc que très indirectement l'Eucharistie et ne peut être considérée comme un nom propre de ce sacrement. Nous pensons que le cantique connu qui l'appelle « le vrai pain des Anges » exagère, et qu'il prête le flanc aux objections du bon sens enfantin qui demande avec quelle bouche et quelles dents les Anges peuvent manger du pain. Les sacrements sont choses humaines, faites pour les hommes, et en appelant l'Eucharistie « pain des Anges », on risque d'oublier qu'elle est davantage un pain quotidien, on risque d'en faire une récompense des parfaits, alors qu'elle est le remède des faibles et le soutien des voyageurs.

En théologie l'expression se défend fort bien, mais au prix d'une analogie compliquée le même Verbe de Dieu est la nourriture des Anges qui s'y unissent sans intermédiaire et, comme Verbe incarné, est la nourriture des hommes qui le mangent dans ce sacrement.

Mais saint Thomas, dans son office du Saint Sacrement ? Eh bien, il faut savoir lire les textes jusqu'au bout. Saint Thomas ne dit nullement que l'Eucharistie est le vrai pain des Anges mais (*Panis angelicas*) « Le pain angélique devient le pain des hommes » et (*Lauda Sion*) « Voici le pain des Anges, devenu la nourriture des voyageurs ». C'est-à-dire que la nourriture des Anges, pour devenir la nôtre, doit subir toute une longue et combien laborieuse transformation : il y faut l'Incarnation, l'Institution eucharistique, la Rédemption.

On nous pardonnera, nous l'espérons, cette critique un peu irritante. Nous n'avons pas cherché à déprécier des auteurs pleinement dignes d'estime. Dans notre chasse aux à peu-près, nous avons d'ailleurs éprouvé une heureuse déception. Au dire de M. Lepin (op. cit., p. 565), le P. Faber se rangerait lui aussi parmi les adeptes de l'opinion « pathétique » vulgarisée par Lugo et Franzelin. Nous avons donc jeté quelques coups de sonde dans son ouvrage intitulé *Le Saint Sacrement* (1855). Sans doute nous y avons trouvé bien des à peu-près. Mais il nous a été impossible d'en isoler aucun. Car ces considérations d'inégale valeur se corrigent les unes les autres,

par leur abondance même. Et au total, il s'en dégage une théologie tout à fait acceptable, si elle s'épanche dans un climat romantique et sentimental qui nous paraît assez désuet.

Que ceci console les prédicateurs que nous aurions pu décourager ! Il n'est pas question pour eux de s'interdire aucun à peu-près. De toutes les locutions que nous avons critiquées, aucune n'est vraiment condamnable, sauf sans doute la première. Certes, une prédication qui ne consisterait qu'à mettre bout à bout de pareils clichés serait semblable aux citernes fissurées de l'Écriture et elle aboutirait à donner de l'Eucharistie une image incolore, pauvre, plaintive, endolorie. Elle ferait oublier que l'Eucharistie est le sacrement de la vie, du don, de la force, de la victoire, de la ferveur.

Mais que ces expressions soient animées par une pensée vivante, qu'elles soient mêlées à des trouvailles plus ou moins heureuses mais personnelles, alimentées à la source toujours jaillissante de l'écriture et de la liturgie, et le prédicateur sera, ce qu'il devrait toujours être : un prophète du Dieu vivant.

A.M. ROGUET